

HARRY GRUYAERT – La part des choses - 15th June - 24th September 2023 at LE BAL (FR)

'Harry Gruyaert: Nuée de nuances' by Clémentine Mercier on August 1st 2023 in Libération, p. 20-21.

20

www.liberation.fr • facebook.com/liberation • @lbe

Libération Mardi 7 Août 2023



Commémoration de la bataille de Waterloo à Boom en Belgique, 1988. PHOTOS HARRY GRUYAERT, MAGNUM

Par
CLÉMENTINE MERCIER

Un ravissement chromatique, telle est la sensation que procure la magnifique exposition de Harry Gruyaert au Bal, dans le XVIII^e arrondissement de Paris. Sur des murs rouges, roses, bleus, jaunes, verts, aux teintes aussi soutenues que celle de papiers de soie, 80 tirages Cibachrome, réunis pour la première fois, et rescapés des années 1974 à 1996, électrisent l'atmosphère. Toute l'extraordinaire palette du photographe, né à Anvers en 1941, est concentrée là, comme un feu d'artifice qui sort d'une pochette-surprise. Dans le grand travelling urbain de Harry Gruyaert, des touches de couleurs forment des aplats, tracent des lignes et créent des équilibres graphiques, façon tableau de Joan Miró: une passante en manteau vert s'accorde avec les grandes tiges d'un bouquet de fleurs aux pétales jaunes, un seau en plastique rouge trouve un écho dans une vitrine, les rideaux du Trans-Europ-Express reliant Bruxelles à Paris dégoulinent en flaque sur une table en formica vermillon.

Comme dans un inframonde, les teintes dialoguent entre elles. Seul Harry Gruyaert semble être en capacité de les voir se parler, et il nous les livre telles qu'elles, pour notre immense plaisir des yeux. Les cadres (notre) et passe-partout (notre) de l'accrochage, rappelant habilement la forme de diapositives, soulignent d'autant plus sa palette vive. Le déclenchement semble n'être motivé ni par le souci documentaire ni par la rigueur journalistique. Seule la rencontre avec

Harry Gruyaert Nuée de nuances

Grand coloriste, le photographe anversois expose 80 tirages Cibachrome réalisés entre 1974 et 1996 et réunis pour la première fois au Bal, à Paris. Des clichés aux teintes éclatantes pris sur le vif qui forment un magnifique panorama urbain.

... L'image compte. «Se faire voyant, pas témoin», écrit Diane Dufour, directrice du Bal. Qu'il se promène en Belgique, à Paris, en Irlande, aux États-Unis et même à Moscou, l'œil de Harry Gruyaert filtre le monde, aimanté par les contrastes et les pigments. «Il faut être seul pour faire ces images, être ouvert, chercher sa chance. J'attire les choses avec une sorte de magnétisme mais elles viennent aussi à moi», explique le photographe de Magnum. Il décrit ce moment où la photographie s'inscrit dans sa lentille comme «un miracle instantané de l'inattendu qui coupe le souffle». Un lexique quasi religieux pour des prélèvements lumineux et acérés dans le banal.

«PSYCHANALYSE»

L'intensité de la couleur de Harry Gruyaert s'explique en plusieurs points. Tout d'abord, dès les années 70, le photographe utilise la diapositive, grâce au film Kodachrome, une pellicule aux forts contrastes, utilisée au cinéma, qui donne des couleurs saturées et un rouge si caractéristiques. «Lorsque Kodak a arrêté la production [en 2009, ndr], ça a été comme si on m'arrachait les yeux», a précisé Gruyaert dans une interview pour Yonder en 2017. Fait rare, tous les tirages de l'exposition sont des Cibachrome, c'est-à-dire que les photographies sont tirées sur un papier photo plastifié aux colorants chimiques intégrés avec des teintes rouges et bleutées. Inventé par un Hongrois en 1933 et développé pour l'armée, ce procédé typique de l'industrie chimique du XX^e siècle a permis de faire des tirages à partir de diapositives. Répété pour ses nuances vives et sa brillance, le

⋮

CULTURE

Cibachrome est aujourd'hui précieuse car la production s'est arrêtée.

Harry Gruyaert privilégie aussi les couleurs intenses parce que, très tôt, il tombe dans le bain de la chimie couleur. «*J'étais un peu avantagé car mon père travaillait chez Geeraert, une usine de produits photographiques*», explique-t-il. Si le paternel donne des cours de techniques de photo couleur, ce dernier, chrétien pratiquant, patriarche d'une famille de six enfants, ne voit pas d'un bon œil que son fils apprenne le métier, car photographe n'est pas une profession très catholique (les reporters avaient la réputation d'avoir des maîtresses)... «*Je me suis enfui. J'avais un rapport tendu et compliqué avec la Belgique*», explique Harry Gruyaert qui étouffe dans sa famille rigoriste. *En plus, il n'y avait aucune photographie intéressante dans mon pays.* «*J'ai détesté mon éducation et la Belgique. Au lieu de faire une psychanalyse, j'ai fait des photos*», dit-il en 2018 dans le documentaire *Harry Gruyaert, artiste photosensible* d'Arte.

«LE HASARD ET LA JOIE»

Le jeune homme prend alors la tangente, direction Paris, après avoir suivi des études de cinéma et de photographie à Bruxelles. En freelance, il travaille comme directeur de la photographie pour des films de la télévision flamande, mais aussi dans la mode. Ses voyages aux États-Unis, dont le premier en 1968, changent son regard. L'exploration de la couleur prend le pas sur le noir et blanc. Le jeune photographe trouve son compte dans l'exposition «*détestée*» et «*parfaitement ennuyeuse*» (selon le *New York Times*) de William Eggleston au Museum of Modern Art (MoMA) à New York. En 1976, elle consacre pour la première fois des images en couleur et des sujets familiers et ordinaires. «*Aux États-Unis, il y avait un intérêt pour la couleur banale*», se souvient Harry Gruyaert. En Europe, il adopte donc ce prisme avant les autres. Lors d'un voyage dans la banlieue de Las Vegas en 1982, il fait même un clin d'œil au maître Eggleston en photographiant un petit garçon enthousiaste sur un tricycle vert. «*Je capte ce que je vois, ce que je vis, sans idées préconçues, sans mise en scène. Le hasard et la joie de la découverte me guident. Je pars à la recherche de l'image unique qui sera forte en soi.*»

Si Harry Gruyaert est devenu le grand coloriste que montre le Bal, c'est aussi parce qu'il est d'abord cinéophile. Inspiré par Ingmar Bergman, Jean-Luc Godard, la Nouvelle Vague et les films d'Antonioni. «*J'ai vu mille fois le Désert Rouge*», exagère sûrement celui qui a exposé ses photographies à la Cinéma-thèque auprès des images du cinéaste. Harry Gruyaert est fasciné par l'utilisation de la couleur dans ce drame, où Antonioni fait peindre les décors pour dégager une atmosphère étrange et refléter le trouble psychologique des personnages. S'inspirant de cette esthétique où prime la couleur, Harry Gruyaert travaille en solitaire les correspondances entre nuances et émotions. Et c'est d'abord pour lui-même qu'il photographie, afin d'assouvir un besoin vital. Étrangement, ses propres émotions se dégagent de ses compositions: excitation face à la cacophonie visuelle de signalé-



États-Unis, banlieue de Las Vegas, 1982.



Belgique, Anvers, 1988.

ques d'une pompe à essence californienne, enthousiasme face à la splendeur de la lumière marocaine, Ivresse face à la beauté de girlandes lumineuses en Inde, mélancolie face à la palette pastel et délavée des rues moscovites juste avant la fin de l'Empire soviétique. «*En photo, ce qui compte, c'est la relation, la rencontre avec le sujet photographié.*»

Dans l'expo, ses photos de Belgique, son pays natal avec lequel il entretient une relation compliquée, sont particulièrement savoureuses. Là-bas, Harry Gruyaert décèle «*la beauté de la laideur*». «*J'avais de la distance, je n'y habitais plus. Je me rendais compte que rien n'était normal en Belgique. C'est un pays surréaliste, une absurdité flagrante.*» Car s'il a

quitté Anvers, il y revient pour y faire des images pleines de mélancolie et d'incongruité. En Belgique aussi, au milieu des tons gris, il saisit une chromie singulière: buée verte sur la vitrine d'une laverie automatique, ballons rouges dans un méli-mélo de parapluies ou typographie orange sur la devanture du Café basque anversois.

PROIES VISUELLES

Pour décrire sa pratique, un corps à corps viscéral avec les éléments, Harry Gruyaert utilise la métaphore animale. «*C'est un métier physique, il y a quelque chose qui est de l'ordre de la pêche ou de la chasse.*» Sagace et instinctif, le photographe «*renifle*» ses proies visuelles.

Chien errant, la narine ouverte et l'œil aux aguets, il voyage pour constater l'impermanence des choses. «*Tout change tout le temps, tout n'est qu'évolution*», dit-il en paraphrasant Bouddha. «*C'est excitant de changer de palette en changeant de lieu.*» Saisies sur le vif, ses images sont comme des petits bouts de chair du monde, à la surface duquel perlent les gouttes de sang rouge. «*Ma vie, sans la photo, serait un trou noir*», affirme-t-il aussi. On avait compris cet attachement métaphysique à la photographie. ◀

HARRY GRUYAERT, LA PART DES CHOSSES jusqu'au 24 septembre au Bal (75018).